

L'Espagnol Enrique Vila-Matas se lance à la poursuite du fiasco dans sa nouvelle expérimentation romanesque, « Air de Dylan ». Avec succès

Echouer encore, échouer mieux

FLORENCE NOUVILLE

Aimez-vous Brahms ? demandait jadis Sagan. Aimez-vous Dylan ? interroge aujourd'hui Enrique Vila-Matas. Non que le barde du Minnesota soit très présent dans le dernier livre du grand maître espagnol. Ni que sa musique y soit très audible – à vrai dire, on a beau écouter, on ne l'y entend guère... Non. C'est plutôt à une manière d'aborder la création en général que nous renvoie dans ces pages l'auteur de *Bartleby et sa compagnie*.

Car Dylan, n'est-il pas l'artiste qui se métamorphose et se réinvente sans cesse ? N'est-il pas « le gars qui, selon ses propres mots, a obligé le folk à coucher avec le rock » ? Pas étonnant que Vila-Matas ait donné à son héros – un de ses innombrables doubles – ce qu'il appelle « des faux airs de Dylan ». Car rares sont les écrivains qui, comme lui, auront autant hybridé les genres, subverti les codes, joué avec l'intertextualité et les emboîtements à la Borges. Rares sont les écrivains qui se seront à ce point délectés des brouillages entre le vrai faux et le

faux vrai. Entre l'authenticité de l'art et les impostures de la vie...

Pourtant, Vila-Matas ne se contente pas d'être ce virtuose qui nous mène en bateau sur les eaux troubles du (men)songe. A chaque livre, « je prends des risques. De plus en plus de risques », nous confiait-il lors de son dernier passage à Paris. « Sans risque, ce que je fais n'aurait aucun sens », ajoutait l'auteur du *Mal de Montano* et *Paris ne finit jamais* (Christian Bourgois, 2003 et 2004).

Qui dit danger dit possibilité d'échouer. Mais c'est bien là la dernière des choses qui tracasse Vila-Matas. « Rappelez-vous la phrase de Beckett : "Fail, fail again, fail better." Ce qui signifie : "Échouer, échouer encore, échouer mieux"... Pour moi, la littérature en général est synonyme d'échec. Triompher en littérature est horrible. C'est antipathique. Obscène, presque. Je laisse ça à Paolo Coelho... Non, l'échec est bien plus élégant. Plus proche de la vérité de la vie. Il est comme la préfiguration naturelle du destin de l'écrivain. »

Dans *Air de Dylan*, le héros lui aussi est tout entier captivé par la défaite. Il s'appelle Vilnius Lancastre. Il est barcelonais, cinéaste, jeune – il n'a pas plus de 30 ans – et il « considère l'indolence absolue comme l'un des beaux-arts ». D'une certaine façon, il est l'incarnation vivante de la phrase placée en exergue du roman : « J'ai tellement besoin de temps pour ne rien

faire qu'il ne m'en reste plus assez pour travailler » (Pierre Reverdy).

Par ailleurs, comme on l'a déjà dit, Vilnius ressemble à Bob Dylan. Dans la rue, les gens le prennent pour le chanteur. Il rit de leur méprise mais cultive ce qui, selon lui, lui donne « un petit air d'artiste sans concessions ». Lorsque le roman s'ouvre, Vilnius vient d'intervenir dans un colloque en Suisse. Un colloque littéraire et universitaire sur « la notion d'échec ».

Voici à peu près les faits. Les faits tangibles. Quelques rares prises solides à partir desquelles le lecteur va devoir progresser en terrain de plus en plus mouvant. Car comme toujours, Vila-Matas tire les ficelles de plusieurs intrigues,

Il faut bien plusieurs pistes pour pouvoir les brouiller à l'envi

ou amorces d'intrigues, à la fois – il faut bien plusieurs pistes pour pouvoir les brouiller à l'envi. Première piste : Vilnius a formé le projet de constituer des « archives de l'échec » tous azimuts. Seconde piste : avec son amie Debora, il veut réaliser la biographie fictive de son père, le célèbre écrivain Juan Lancastre. Au départ, c'était d'ailleurs Lancastre père qui était convié en

Suisse. « Mais Juan Lancastre n'avait pu assister au colloque pour des raisons irrévocables » : il avait tiré sa révérence quelques semaines plus tôt, foudroyé par un infarctus, ce qui était dommage car il aurait été si bien placé pour parler de « l'échec humain par excellence » : la mort. Troisième piste : Vilnius veut retrouver l'origine d'une phrase utilisée dans un court-métrage : « Quand la nuit tombe, on a toujours besoin de quelqu'un. » Cette pensée est-elle de Fitzgerald, d'Erich Maria Remarque, d'un scénariste d'Hollywood ou de quelqu'un d'autre encore ? Voilà Vilnius et le lecteur lancés ensemble dans cette curieuse enquête...

Evidemment, d'autres sub-histoires viendront s'encaster dans celles-ci comme des poupées gigognes. Par quel tour de passe-passe finiront-elles par se rejoindre ? De façon tout sauf banale, en tout cas. Car, comme le fait dire Vila-Matas à l'un de ses personnages, « le genre réaliste est une convention morte, liée à une intrigue traditionnelle, avec des débuts et des dénouements prévisibles, des dialogues banals, des marquises qui sortent à cinq heures et tout le tralala. »

Ce qui est manifeste, c'est que cet *Air de Dylan* – « un hommage à Duchamp et son Air de Paris » – échappe sans difficulté au susdit « tralala ». C'est une expérimentation romanesque ironique, labyrinthique et parodique sur l'authenticité et le mensonge. Sur nos vrais visages et sur nos masques. Un livre réussi ? On n'irait pas jusque-là de peur de déplaire à l'auteur... Triompher en littérature ? Non voyons, quelle horreur ! ■

AIR DE DYLAN (*Aire de Dylan*), d'Enrique Vila-Matas, traduit de l'espagnol par André Gabastou, Christian Bourgois, 392 p., 22 €.

LAURE GASPARTO

Préface d'Érik Orsenna
de l'Académie Française
et de l'Académie de la langue de France

L'ATTAS